

Bericht des Augenzeugen Karl Rudolf Samuel von Luternau über die Märztage des Jahres 1798

Autor(en): **Grunau, Gustav**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Neues Berner Taschenbuch**

Band (Jahr): **8 (1902)**

PDF erstellt am: **26.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-127836>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Bericht des Augenzeugen Karl Rudolf Samuel von Luternau über die Märztage des Jahres 1798.

Mitgeteilt von Dr. Gustav Grunau.

Karl Rudolf Samuel von Luternau wurde 1769 geboren. Im Alter von 11 Jahren kam er an die „*école académique*“ in Colmar, woselbst er vier Jahre zubrachte. Unter dem 4. April 1785 wurde dem jungen Patrizier ein ehrenvolles Zeugnis ausgestellt vom Leiter der Anstalt, Pffeffel, und von den Mitgliedern der „*compagnie d'honneur*“, der mehrere Berner angehörten. Im Jahre 1787 war er bereits 2. Oberlieutenant der 1. deutschen Landkompagnie im Artilleriekorps. Als er 1789 in französische Kriegsdienste getreten war, ersuchte sein Vater, Spitalverwalter zu Neuenstadt (Villeneuve), den Kriegsrat (unter dem 6. April 1789), man möchte seinem Sohne den Rang und das „*droit d'avancement*“ in jenem corps belassen. Es wurde beschloffen, wenn der junge v. Luternau innert 6 Jahren wieder in schweizerische Dienste trete, so solle er seinen Rang behalten. Im März des Jahres 1794 trat er wiederum als 2. Oberlieutenant der 1. deutschen Landkompagnie ins Artilleriekorps ein. 1798 beteiligte er sich an der Landesverteidigung gegen die Franzosen und befehligte als Artillerieoffizier Batterien bei Neuenegg. Mit dem Jahre 1804 wurde K. K. S. v. Luternau eidgenössischer Oberst und eidgenössischer Artillerie-Inspektor. 1809 wurde er Kriegsrat, 1816 Kapitulationskommissär für die in Zürich

gepflogenen Verhandlungen mit Frankreich und zugleich Mitglied der neu gegründeten eidgenössischen Militäraufsichtsbehörde, der er dann auch alljährlich genauen Bericht über die Inspektionen erstattete. Er war ein hervorragender Kriegsmann, wie aus den vielen an ihn gerichteten rühmlichen Dankschreiben der Behörden hervorgeht, und als er 1826 aus Gesundheitsrücksichten der militärischen Laufbahn Valet sagte, übersandte ihm die Tagfakung eine höchst schmeichelhafte Dankesurkunde und sprach den Wunsch aus, „daß, wenn etwa in zukünftigen Fällen von außerordentlich wichtigen Beratungen die eidgenössische Militäraufsichtsbehörde sich bewogen finden sollte, die erprobten Einsichten und Erfahrungen des Herrn von Luternau in Anspruch zu nehmen, wohl derselbe sich, in so weit es Gesundheitsumstände gestatten, einer daherigen Teilnahme nicht entziehen möge.“

In stiller Zurückgezogenheit lebte R. R. S. v. Luternau noch bis ins Jahr 1849; er starb im Alter von 80 Jahren.

Dem hervorragenden Manne wurden schon bei Lebzeiten verschiedene Ehrungen und Auszeichnungen zu teil. 1803 war er bernischer Großrat geworden. 1810 wurde er mit einer ihn ehrenden Mission nach Paris betraut, deren er sich zu größter Zufriedenheit seiner Vorgesetzten entledigte. Im Jahre 1830 wurde er für seine großen Verdienste um das Kriegswesen vom Kaiser von Rußland mit dem St. Annenorden II. Klasse dekoriert, und in bescheidenster Weise holte er bei seiner Regierung die Genehmigung zur Annahme des Ordens ein. Es findet sich auch eine ordenartige Auszeichnung vor, die v. Luternau von der Zunft zu Rüden in Zürich

erhielt, jedenfalls 1816 anlässlich seines Aufenthaltes als Kapitulationskommissär in dieser Stadt. An die zu Ehren des Preußenkönigs veranstalteten Festlichkeiten (September 1842) wurde der greise Oberst ebenfalls herzlichst eingeladen und in Neuenburg von den Regierungsbehörden mit Aufmerksamkeiten überhäuft und auch vom anwesenden Preußenkönig ehrenvoll empfangen.

Interessant sind nun die Aufzeichnungen dieses Mannes über die Märztage des Jahres 1798. Da dieselben wenige Tage nach dem 5. März niedergeschrieben wurden, dürfen sie als durchaus zuverlässig und glaubwürdig gelten — aus den verschiedenen hinterlassenen Tagebuchnotizen und Berichten spricht stets größte Bescheidenheit — und stehen unter dem frischen Eindruck der sich überstürzenden Ereignisse.

Scènes de 1798 **dont j'ay été témoin oculaire.**

(Der Bericht ist wörtlich, auch orthographisch genau dem Original entsprechend.)

Quoique les evenements qui ont eu lieu en Suisse depuis le 1^{er} jusqu'au 4 mars 1798 n'ayent produit qu'un resultat malheureux, quoiqu'il soit désagréable de retracer les moindres particularités et pénible de s'entretenir de soi même, les cris de trahison qui retentissent de tous cotés, la rage avec la quelle nos soldats égarés ont immolé leurs plus braves officiers, en imposant à tout homme d'honneur le devoir de s'examiner au plus près de sa conscience, m'engage aussi à rentrer en moi même et c'est sans effroi que

je me soumet au jugement infailible d'un tribunal qui parle toujours vray et dont les sentences redoutables portent en elles même la recompense ou la peine de toutes nos actions.

C'est le vendredi soir 2 mars que la division de Morat dont je commandais l'artillerie reçut l'ordre du Conseil de Guerre de se replier derrière la Sarine et d'occuper les postes importants de Laupen, Guminen et Radelfingen¹). Cette retraite se fit dans le plus grand ordre, la grosse artillerie défila la première et fut établie en parc à Allenlüften ou je passais la nuit avec 3 de mes officiers autour des feux et au milieu de nos canoniers. Le lendemain matin de bonne heure je recus un ordre par écrit de M. Herbort aide camp qui m'enjoignait de la part de Mr. le comdt. de Watteville d'établir mon parc à Kapelen. Je m'y rendis sur le champ avec l'aidemajor May et l'artillerie y fut conduite à 1 heure après midi. — Il n'y avait pas une demi heure que j'étais chez Mr. le Comissaire de Guerre Wilhelmy pour concerter avec lui les mesures de subsistance pour ma troupe, lorsque l'on vient m'avertir qu'il s'y manifestait un mouvement dangereux je m'y rendis sur le champ et rencontrai chemin faisant plusieurs canoniers le Haversac sur le dos qui venaient de quitter leur poste. Ma présence les confusionna; ils retournèrent, et en entrant au parc je remarquai que mes gens étaient plotonnés et s'entretenaient vivement ensemble. Il n'y

¹) H. von Erlach: Zur bernischen Kriegsgeschichte des Jahres 1798. Aktenstück Nr. 1157.

avait pas un moment à perdre; je fis battre un apell et former la troupe en quarré. Une courte mais chaude harangue produit l'effet le plus salulaire dont je m'empressai de tirer parti, et mettant le sabre à la main je leur demandai si pénétrés de toute l'étendue de leurs devoirs ils voulaient en jurer avec moi l'accomplissement devant Dieu. Une déclamation générale fut leur reponse, et élevant leurs sabres et les 3 doigts de la main gauche ils me jurèrent de ne pas m'abandonner et de mourrir pour la deffence de leur patrie et de leur religion. Ce serment, prononcé solennellement à la face du ciel fut accompagné de nos larmes et si jamais j'aurais cru pouvoir compter sur les hommes ce fut dans ce moment. Un repas frugal termina cette scène; tout resta dans l'ordre a l'excéption de quelques chartiers qui juraient et menacaient de m'abandonner si cette vie durait encore 24 heures. Comme je n'avais pas pensé à admettre ces gens-là au serment je les fis taire avec quelques pots de vin et les recommandai à la stricte surveillance de tous les canoniers. — Je dois ajouter ici que le même mouvement d'inquiétude s'étant manifesté à Guminen j'y envoyai l'aidemajor May qui de concert avec Jenner de Köniz parvinrent non sans beaucoup de peine a retablir le calme, du moins en aparence. — A 6 heures du soir je rapprochai le parc du village de Kapelen affin de procurer un abri aux chevaux et quelque soulagement a mes canoniers. A peine étions nous entrés dans nos quartiers

que l'arrivée d'une multitude de fuyards de l'infanterie m'engagea à battre un appel et à rentrer au parc pour y être prêt à tout événement. Leur passage continuel, le nombre qui en augmentait progressivement les cris de sauve qui peut et de trahison qui se faisaient entendre de tous côtés commençaient à exciter ma sollicitude. Je voyais passer des soldats de toute arme par troupes de 100 et plus encore. Plusieurs compagnies de chasseurs et de carabiniers avec leurs officiers qui quittaient Laupen et Guminen disant que la débacle était générale et que tout le monde abandonnait ces deux postes avec la plus grande précipitation, 2 dragons enfin qui de la part de M^r le commissaire de guerre en chef Haller et de celle de M^r l'inspecteur du lazareth Tribolet, portaient l'ordre à leurs subordonnés de faire retirer immédiatement tous leurs équipages sur Berne, m'avertirent qu'il était temps de songer à mettre ma grosse artillerie en sûreté, et toutes ces circonstances suffisantes pour me faire prendre à parti se joignaient encore l'impassibilité de se servir avantageusement de grosses pièces pour la défense du poste de Guminen où déjà il y avait 16 pièces de canon et l'impatience des chartiers que la frayeur avait saisi et que j'avais toutes les peines à contenir dans les ombres de la nuit qui favorisaient leur désertion. Persuadé d'ailleurs qu'au milieu de ce désordre affreux M^r de Watteville n'aurait peut-être pas pensé à m'expédier un ordre de retraite et accoutumé à sa confiance dont il m'avait plusieurs

fois donné des preuves en me laissant agir selon les circonstances, je crus qu'il n'y avait plus un instant à hésiter et de l'avis de tous mes officiers je donnai l'ordre de la retraite. Il en était tems encore, 5 minutes plus tard la desertion de mes chartiers me mettait dans le plus grand embarras, et déjà la deffection de plusieurs d'entre eux m'avait obligé à diviser l'attelage pour ne rien laisser en arriere: je me mis donc en marche après en avoir avisé Mr le com^{dt} de Watteville par un billet que je lui expédiais par un dragon. Mon projet était de prendre poste sur la hauteur de la Riederer que j'avais reconnu le matin et d'où je pouvais protéger sa retraite. Je plaçai Mr le l^{nt} Anneler¹⁾ officier de mérite à la tête de la colonne pour la conduire sur cette position qu'il connaissait aussi et persuadé de l'exécution de mon ordre je passai un $\frac{1}{2}$ quart d'heure à la recherche de mon cheval qui s'était évadé de l'écurie de Capellen, je rejoignis ventre à terre mes canons dont les premiers à ma grande surprise étaient déjà au bas de la descente de la Riederer. En chemin j'avais rencontré le l^{nt} Anneler qui venait m'avertir que tous ses efforts pour suivre mes instructions étaient inutiles, que les chartiers n'avaient plus voulu l'écouter, qu'ils l'avaient menacé et juraient de couper leurs trains, si on les empêchait de se rendre à Berne. Je volai à la tête de la colonne j'y arretai

¹⁾ Kriegsratsmanual 26. August 1793. Friedrich Anneler von Thun wird zweiter Unterlieutenant der 1. deutschen Landkompagnie des Artilleriekorps.

les chartiers le pistolet sur la gorge, moyennant quelques écus je parvins à les engager à rebrousser, le premier se mit en devoir d'exécuter cette opération, mais la difficulté du terrain, joint à la construction défectueuse de tous nos caissons, m'en démontra si bien l'impossibilité que je me trouvai dans la nécessité d'ordonner la continuation de la marche pour ne pas perdre plusieurs heures à cette opération. La tête du convoi se trouvant d'ailleurs à un quart de lieue de la hauteur de Brünnen je pris le parti de m'y établir. Déjà les pièces de 12, les obusiers, plusieurs pièces de 6 y étaient formées en batterie lorsque je m'aperçus que grand nombre de mes canoniers me manquaient: terrorisés par les fuyards qui couvraient la route, se croyant trahis et perdus sans ressource, ils avaient oubliés leur serment, et s'étaient évadés de droite et de gauche à la faveur des ombres de la nuit. Le peu de fidèles fut reparti, et il ne m'en restait pour l'un dans l'autre 4 par pièce. Les chartiers jettaient les haut cris, fouetaient leurs chevaux et voulaient abandonner leurs caissons et leurs pièces c'est dans ce moment pressant que je vis arriver toute l'artillerie légère qui avait quitté le poste de Guminen dont elle devait couvrir la retraite: elle était commandée par deux officiers qui m'assurèrent qu'ils l'avaient abandonné par ordre du comdt. Leur arrivée jeta l'effroy dans tout le convoi, l'on aurait tué sur la place tous les chartiers plutôt que de les engager à rester une minute de plus. Plusieurs

d'entreux auxquels j'apuyai mes pistolets sur la gorge, découvrirent leur poitrine en me disant de tirer. Le peu de canoniers qui me restaient murmuraient hautement. Enfin voyant que tout moyen de persuasion et de violence ne faisait qu'irriter et que l'instant était arrivé où j'allais rester seul avec mes officiers et mes canons, sans chevaux sans chartiers sans artilleurs, je me décidai, et il en était tems, à rentrer à Berne, où nous arrivâmes à 2 heures après minuit. Les portes en étaient fermées; une bande très nombreuse de fuyards composée surtout de carabiniers en exigeaient l'ouverture avec les imprécations les plus terribles. Monsieur le conseiller May fut même couché en joue et ce ne fut que la contenance de quelques bataillons d'Infanterie qui se trouvaient là pour marcher sur Arberg, qui empêcha ces forcénés de tirer sur la garde et d'enfoncer les portes pour les quelles ils voulurent nous arracher des canons. Après une heure et $\frac{1}{2}$ d'agitation et de trouble affreux les portes me furent ouvertes tout le convoi alla se former devant l'arsenal extérieur et le peu de monde qui me restait alla se reposer ainsi que les chartiers et leurs chevaux.

Quant à moi, tourmenté de l'idée que cette debandade pouvait être l'effet d'une terreur panique, fomentée par nos ennemis, plutôt qu'un mouvement retrograde ordonné je passai le reste de la nuit à préparer les moyens de remarcher en avant. J'envoyais sur le champ des courriers sur

la route de Kärsetz dans tous les cabarets avec des ordres par écrit à tous les canoniers fugitifs de me rejoindre à l'instant ; je n'épargnai aucune ruse pour les ramener à leur devoir, et les assurai entr'autre (quoique je n'en susse rien) que nos camarades tenaient bon à Gumenen et à Laupen, qu'ils avaient besoin de notre secours etc. etc. . . . Je courrus toute la ville, je ramassai tous les canoniers, que je trouvai dans les cabarets, les chartiers me donnèrent une peine infinie : Je parvins cependant à en remettre sur pied et à 8 heures 2 pièces de 12 et deux de 6 avec 4 caissons se mirent en mouvement pour se poster sur la hauteur de la Riedereren. En sortant de ville j'appris que les troupes de la Neuenegg étaient en pleine retraite je ne tardai pas à en voir arriver plusieurs bataillons qui témoignaient leur vive indignation ainsi que la plus grande méfiance de leurs officiers. Je suspendis momentanément la marche de mes 4 canons et rentrai en ville pour préparer le départ des autres.

Je rencontrai Mr. le colonel Moutach, qui commandait à Neuenegg et qui me dit qu'il n'y restait plus un homme. Plus loin je vis Jenner de Nidau Commiss. de Guerre en Chef, qui m'apprit l'abdication du Conseil Souverain, son remplacement par un gouvernement provisoire, je l'assurai que tout était perdu si l'on continuait cette infame retraite, il me conjura de me rendre au Comité Militaire qui avait remplacé le Conseil de Guerre, ou chacun pouvait ouvrir son

avis.¹⁾ J'y vôle! Mr. le Conseiller May en était le President. J'y déclare que la Patrie dans le plus affreux danger était perdue sans ressource et que les scènes les plus atroces allaient commencer, si l'on ne faisait pas remarcher en avant toutes les Troupes qui étaient en retraite: Je les conjurai au Nom de Dieu et de la Patrie de prendre cette resolution. — Elle fut décidée à l'instant; je fus chargé d'aller prononcer le Mot en avant aux differentes colonnes, et d'annoncer aux Soldats qu'ils pouvaient deplacer les officiers qui avaient perdu leur confiance et en élire d'autres. Je m'acquittai de la première commission avec tout le zèle dont le moment suprême ou nous nous trouvions, pouvait m'animer. J'usai de la seconde avec précaution pour ne pas donner lieu à de vengeances auxquelles les

¹⁾ Aktenstück Nr. 1242.

N. v. Erlach: Zur bernischen Kriegsgeschichte des Jahres 1798.

„Die Regierung ist niedergelegt worden, eine andere Provisorische ist an deren Stelle. Diese hat ein mit gänzlicher Vollmacht versehenes Comité militaire ernannt, welches besteht aus

1. H. Zeugherr May Präses
2. H. Oberst Tscharner von St. Johansen
3. H. Hauptmann Steiger von Bipp
4. H. Scharfschützen Hauptmann Studer
5. H. Hauptmann Sterchi von Unterseen.

„Allsogleich ist von demselben überall der Befehl ertheilt worden, daß sich die Truppen, die ihre Posten verlassen haben, alle wieder auf dieselben zurückgeben sollen; mit der Vollmacht an Platz ihrer fehlenden Officiers von ihnen aus andere zu ernennen, und diejenigen auszumählen, zu welchen sie das beste Zutrauen haben“

troupes se seraient crues autorisées et ne paraissaient que trop portées.

Cette nouvelle changea visiblement leur disposition. Un seul Bataillon du Siebenthal murmurait encore disant que leurs vallons étaient menacés, par Château d'Oex qu'ils voulaient aller s'y défendre, qu'ils n'avaient plus rien à faire ici, puis qu'on les avait retirés de Neuenegg sans avoir vu l'Ennemi, que d'ailleurs ils avaient appris que leur Député (Ausgeschossener) n'était plus à Berne, qu'ils voulaient savoir pourquoi; Je les tranquilisai de mon mieux en leur offrant de me rendre à la Maison de Ville pour m'informer, si leurs appréhensions étaient fondées, en leur jurant de leur rapporter la vérité. J'en revins avec des nouvelles satisfaisantes que je communiquai à leurs officiers et comme j'avais pendant ce tems là négligé mon artillerie, je me separai d'eux promptement pour m'en occuper. J'ay appris depuis que le Bataillon était retourné à Neuenegg immédiatement après, que je l'eus quitté.

Il pouvait être 10 heures, lorsque je rejoignis mes 4 pieces de canons vis à vis de la Potence¹⁾; je leur ordonnai de se porter sur la hauteur de la Riederer et de m'y attendre, je priai le Lt Anneler de les y conduire, après quoi j'allai voir, si le reste de l'artillerie qui se trouvait à l'arsenal extérieur ne pourrait pas bientôt se mettre en mouvement. L'Etat des choses y était tel qu'en moins d'une heure tous les canons et

¹⁾ Galgenfeld, vom Bremgartenfriedhof bis Weyer-
mannshaus.

caissons furent en marche pour le lieu de remplacement indiqué ou je les devancai. Chemin faisant je failli être assassiné par un paysan, qui me laissa passer devant lui en vociferant des paroles menaçantes contre les officiers et me prenant pour un traître voulut me tuer d'un coup de fusil par derrière. Le coup fut heureusement détourné par le Waguemeister Kerne, qui se trouvait par hasard à côté de lui.

J'étais à peine arrivé sur la hauteur de la Riederer qu'un paysan accouru d'Allenlütten vint de la part d'un préposé de village me prier d'avancer sur Gumenen avec de l'artillerie, annonçant, qu'on allait y être attaqué par les Français. Me défiant, comme de raison de semblables rapports, je ne crus pas devoir accéder à sa demande; cependant réfléchissant après qu'il fut parti au peu d'inconvénients qu'il y avait de faire avancer quelques canons, j'ordonnai au Capitaine Wyttenbach de me suivre avec deux Pièces de 6 et me rendis en toute diligence à Kapelen d'ou j'expédiai sur le champ un courrier au Con^{dt} de Guminen pour m'annoncer et lui demander des ordres. Le Landstourm que j'entendis sonner m'engagea à précipiter ma marche et j'arrivai à Guminen au moment ou les Français commençaient à nous canonner: Les deux pièces renforcèrent les Bataillons élevés à la gauche du chemin et s'y préparèrent au combat. La distance qui nous séparait de l'ennemi était si considérable que j'hésitai longtems, si je voulais riposter à son feu pour ne pas prodiguer à

pure perte des munitions, que j'espérais mieux employer dans la suite. Mais la considération que cette retenue serait mal interprétée par nos soldats et pourrait causer de la défiance, la difficulté de leur faire comprendre le peu de danger d'une canonnade a cette distance (nous étions a peine de 2000 pas) raisonnement auquel ils m'opposaient la mort d'un de nos gens qui venait d'être écrasé par une grenade, l'atteinte d'un de nos canons dont l'essieu venait d'être brisé par un boulet et le sifflement de ceux qui passaient au dessus de nous. Ces représentations dis-je me déterminèrent. D'ailleurs j'avais beaucoup de fantassins au service des pièces, qui n'avaient de leur vie vu un canon; a chaque coup de l'ennemi ils se jetaient ventre à terre et je crus devoir les occuper pour les aguérir. J'ordonnai le feu, il fit tourner la tête a la plupart de ces nouveaux venus au point qu'ils n'étaient plus maitre de leurs actions, confondaient les charges et se cachaient derrière le parapet etc. etc. Ce desordre auquel la bonne contenance des officiers remedia peu a peu eut entraîné les plus grands inconvenients si l'affaire eut été plus serieuse et le service de plusieurs pieces serait devenu presque impossible, si elle avait eu lieu pendant la nuit. Aussi longtemps que dura cette canonnade, je me fis un devoir de la faire envisager à mes canoniers comme une petite récréation militaire et de montrer beaucoup de confiance. Leurs fronts sérieux se déridèrent peu a peu en me voyant rire, plai-

santer, charger, pointer et badiner sans cesse. Il est vray que je sentais au fond de mon ame un mouvement indéfinissable, heureux don de Dieu, qui me faisait pressentir que je n'en serais pas abandonné. De la cette tranquillité d'esprit avec laquelle j'envisageais tous ces objets nouveaux, le calme qui regna dans mon cœur meme presque aux époques les plus désastreuses du lendemain. Cette gaieté inexplicable dans un moment pareil produisait les plus heureux effets sur l'esprit de mes gens. Nombre d'entre eux me serraient affectueusement la main en me donnant les assurances les plus obligeantes: Il y en eut un, qui me serra dans ses bras les larmes aux yeux en balbutiant qu'il ne pouvait se lasser de me voir, qu'il lui semblait voir en moi un ange tutelaire.

J'ay honte d'oser retracer ici et m'avouer à moi meme tous ces faits; il m'en coute beaucoup de mettre ainsi toute modestie de coté. Mais je crois que lorsqu'un homme s'examine de près je crois que lorsqu'il est entré en lice avec sa propre conscience il est autorisé à faire céder ces considérations devant le grand but qu'il s'est proposé, celui de savoir s'il a quelque reproche a se faire.

La nuit survint, la canonnade cessa l'on alluma des feux et l'on passa la nuit à la belle étoile. Il pouvait être 4 heures du matin lorsque une canonnade et fusillade assez vive du coté de Laupen attira notre attention. L'affaire paraissant engagée assez sérieusement, je fis tirer le

coup de canon d'alarme et l'on attendit l'événement sous les armes. L'on apprit bientôt que l'ennemi avait pénétré dans Laupen par surprise et qu'il en avait été rechassé vigoureusement après 1 1/2 heure de combat. A la pointe du jour nous nous aperçumes que le nombre des Français avait considérablement diminué vis-à-vis de nous. Nos moyens de résistance leur ayant paru trop formidables à Guminen, ils avaient abandonnés le dessin de nous y forcer et portés leurs troupes sur Laupen et Neuenegg.

Sur les 9 heures je reçus un renfort d'une pièce de 12 livres d'un obusier de 7 pouces je placai la 1^{ère} ainsi que 2 petits obusiers sur une hauteur en avant de notre position d'ou l'on dominait celle des ennemis et toute la plaine qui nous séparait d'eux. L'on était occupé à élever un parapet lorsque l'accablante nouvelle de l'évacuation des postes de Neuenegg et l'ordre à ceux de Guminen et de Laupen de se retirer arriva. — L'on refusa d'y croire, tous ceux qui venaient de ce dernier poste assuraient qu'ils n'avaient pas entendu tirer un seul coup de fusil ni de canon. La méfiance ne tarda pas à se manifester parmi les troupes, dont les propos et les rassemblemens tumultueux n'annonçaient rien de bon. Le Bataillon Wourstemberger de l'Oberland ne se fiant plus à personne, députa son aidemayor Salzmann dont ils se disaient sur, avec ordre de ne revenir, que lorsqu'il pourrait donner des nouvelles positives. Sur ces entrefaites j'avais reçu l'ordre de me préparer à la retraite

auquel je n'obeissais que très lentement et a contre cœur et en faisant toujours tirer de tems en tems quelques coups de canon pour détourner les troupes du découragement. Les avis, les plus contradictoires et les plus désolans continuaient a répandre l'indécision, tantôt l'on assurait que nos troupes s'étaient retirées de Neuenegg sans tirer un coup de fusil, tantôt qu'elles avaient été forcées, d'autres prouvaient qu'elles y étaient encore et qu'elles avaient repoussé l'ennemi, et mille autres rapports semblables. Enfin l'ordre pur et simple de se retirer sur Berne sur le champ donné par le com^{dt} acheva de renverser totalement la machine. L'armée n'offrait alors plus qu'un corps délibérant pelotonné criant à la trahison et à la perfidie. — Il était entre 11 heure et midi. Le com^{dt} de Watteville me fait presser de défiler avec l'artillerie, le Bataillon d'Erlach avec les dragons marchait déjà sur Allenlütten. Je me met en mouvement. A peine les 1^{ers} canons étaient-ils entrés dans la grande route, que des vociférations affreuses contre les officiers se firent entendre dans un Bataillon de fusiliers, tirés des environs de la contrée que nous occupions, et qui se voyaient reduite au désespoir par notre retraite. — Je voyais que le sang allait couler et a l'instant je me décide à désobeir aux ordres émanés du commandant. Je crie Halt aux canons qui marchaient en tête et j'ordonne aux autres de se remettre promptement en Batterie et de commencer un feu violent. Je parcours le

front de ce Bataillon de fusiliers que cette canonnade rassura un peu, je leur déclare ainsi qu'à celui de l'Oberland, que je ne les abandonnerais pas, qu'il était honteux de se sauver ainsi, que moi et mes canons ne quitterions pas la place que l'on ne fut positivement informé du vray état des choses du côté de Laupen et Neuenegg. Ma proposition recue avec transport calma peu a peu les troupes qui déjà s'étaient portés a des voyes de fait contre M^r Herbort, aide de camp, et auraient un instant plus tard commis des horreurs semblables a celles dont se rendaient coupables les dragons et le Bataillon d'Erlach qui venaient de défiler et avaient impitoyablement massacrés deux braves officiers, Mess. de Goumoens et de Crouzat, dans le bois d'Allenlüften. — Les canons reprirent tous leurs positions primitives et tirraient a force pour attirer sur eux l'attention des soldats égarés et furieux. Cette canonnade inutile en apparence sauva les jours de bien des officiers et je ne conçois pas que le but en échapa au Com^{dt} de Watteville de Könitz, qui, surpris de ma démarche directement oposée a ses ordres, vint à moi au gallop pour me demander ce qu'au nom de Dieu, je faisais? Je le lui expliquait en peu de mots, il ne repondit rien, s'en retourna bride, abattue et des lors je ne le revis plus.

Lorsque je m'aperçus a la contenance des troupes qui étaient demeurées auprès de moi, que le trouble et l'insubordination avait fait place à des sentimens susceptibles de direction, je fis

cesser le feu des canons et l'on commença à raisonner ensemble. Il fut arrêté en Conseil d'Oberländer qu'on attendrait patiemment le retour de l'aidemajor Salzman pour se décider. Nous nous félicitions réciproquement d'avoir désobéis à l'ordre donné pour la retraite d'autant plus que des rapports multipliés nous aprenaient que l'ennemi était vigoureusement repoussé à Neuenegg, d'ailleurs cette renitence aux yeux du militaire ne pouvait pas entraîner d'inconvénient et elle pouvait devenir très avantageuse si les chances de la guerre avaient tourné à notre faveur du côté de Berne. Elle sauva enfin la vie d'une infinité de braves officiers qui auraient péri sous le fer assassin de leurs propres soldats qui déjà proféraient contre eux les épithètes les plus injurieuses de traître, de vendeurs d'ame etc. etc.

Il était près de 3 heures lorsque l'aidemajor Salzman arriva de Berne ou il s'était rendu par Laupen et Neuenegg et nous confirma la nouvelle de la victoire de nos troupes à ces deux postes et nous annonça en même tems la nouvelle accablante de la reddition de la ville où les Français étaient entrés par Capitulation.

Profondément affectés de ce désastre il ne nous restait plus d'autre parti à prendre que celui d'une retraite honorable. Les Oberländer l'adoptèrent ainsi que mes canoniers avec autant de tranquillité, qu'ils avaient 3 heures auparavant témoigné de fureur et d'opposition lorsqu'on la leur ordonna avant qu'ils fussent informés du

vray état des choses : Le seul Bataillon de fusiliers dont j'ay parlé plus haut s'y opposa encore, il menaça de tuer tous les canoniers s'ils emmenaient un seul Canon et sans celui de l'Oberland, qui sur ma priere vint se mettre en Bataille entre nous, ils allaient commettre des atrocités. La prise de Berne me décida a n'y pas ramener mon artillerie aux pieds des Français mais il était trop dangereux de les laisser en état de service entre les mains des furieux qui n'auraient pas hésité a les tourner contre nous. En conséquence j'ordonnai qu'on les encloua tous avec des boulets fourrés. Je congédiâi mes braves canoniers en leur permettant de regagner leurs foyers par le plus court chemen, et les larmes aux yeux, le désespoir dans l'ame, je me joignis au brave Bataillon d'Oberland, ou succombant enfin sous le poids de nos malheurs, je m'arrachai les epaulettes et les jettai loin de moi avec mes pistolets ; j'allais briser et enterrer mon sabre, lorsque les soldats m'en empecherent et, ramassant mes armes, me prierent au nom de Dieu de les garder, et de venir avec eux m'en servir a la deffense de l'Oberland. J'adoptai ce parti et saisissant un mousquet je m'associai au sort de ces nouveaux compagnons d'infortune.

Nous marchames en bon ordre et plains de confiance en nous memes. A mesure que nous aprochions de la capitale nous rencontrions des fuyards qui tous nous annoncaient que les Français nous depouilleraient entièrement et que

les troupes, qui nous avaient précédées avaient été forcées de leur remettre armes, Haversacs, argent etc. etc. Ces rapports unanimes et multipliés engagèrent le Com^{dt} du Bataillon Wourtemberger à dériver de la grande route. Arrivés à Brünnen ou nous vîmes une foule de canons et caissons abandonnés nous primes à droite contre Bümpliz. Il commençait à faire nuit, arrivés à un $\frac{1}{2}$ quart de lieue de ce village nous fûmes signalés, quoique nous marchions dans le plus grand silence, par une sentinelle française avancée qui tira son coup de fusil; une autre sentinelle lui ayant répondu l'on attendit à l'instant battre l'alarme. La tête de notre colonne étant arrivée au premier poste avancé, j'entendis le qui-vive — quel Regiment et persuadé des traitemens ignominieux, que nous allions éssuyer de la part de nos vainqueurs, décidé à ne pas tomber entre leurs mains, si je pouvais l'éviter et à me sauver par la le cruel chagrin d'être fouillé, pillé et de supporter patiemment leurs ironnies, je ne balançai plus longtemps sur le parti qui me restait à prendre et sautant la haye je gagnais Könitz par monte et par vaux, suivi de deux Oberländer, qui ne voulurent pas me quitter. Nous nous y reposâmes pendant deux heures chez un bon paysan et gagnâmes ensuite Kirchdorf en longeant l'Altenberg. Là je me séparai de mes deux compagnons qui entrèrent au cabaret et allai m'annoncer chez la ménagère de M^r de Buren M^{dme} Grossmann qui me recut avec toute l'hospitalité pos-

sible. De tous les secours que j'y trouvai, celui qui me consola le plus fut d'apprendre qu'au milieu des cris de trahison qui retentissaient de tous cotés, mon nom avait toujours été prononcé avec éloge. La même disposition favorable m'avait précédée à Amsoldingen ou j'hésitai de me rendre en apprenant les traitements indignes que Messieurs Fischer avaient essuyés à Eichberg et à Bellerive. Je ne me repantis pas de m'y être décidé lorsque en entrant au village je vis hommes, femmes courir à ma rencontre les larmes aux yeux et bénissant le ciel de m'avoir préservé de tout malheur. Cette disposition d'esprit calma toutes mes appréhensions m'y voilà depuis 8 jours sans y avoir essayé le moindre désagrément. Dieu dont je n'ay cessé d'éprouver la puissante protection, soit béni du fond de mon âme reconnaissante d'avoir daigné me guider dans les événements que je viens de retracer. Puisse-t-il, s'il prolonge encore mes jours, m'accorder la grâce de remplir mes devoirs envers lui avec le même zèle, qu'il m'a permis de déployer avec succès dans les circonstances difficiles où je me suis trouvé. —

Je ne peux pas conclure sans donner ici une larme de regret au brave général et autres officiers qui ont misérablement péri par la main assassine de leurs propres soldats; innocens comme moi du crime de trahison que leurs bourreaux leur imputent, ils ont servi de victimes. Sacrifice épouvantable que leur vengeance égarée a consommée dans cette affreuse journée. Oui

je le repète, ils sont tous innocens ceux, que ce peuple furieux désignait comme des traitres et s'ils ne sont pas tous immolés c'est que la providence avait placé a coté de l'assassin des hommes honnêtes dont les bras ont retenus bien des coups. Cinq fois moi même, j'ay échapé à la mort et si je n'ay pas subis le sort des D'Erlach, de Goumcens, Stettler, de Crouzat, Rihiner, c'est que j'ay été plus heureux, sans pouvoir me glorifier, d'avoir eu de meilleurs intentions qu'eux. — Voilà le sort reservé aux commandans d'un peuple armé, réuni en masse à la hâte! il vous accuse de les mener, à la boucherie lorsqu'on avance, et lorsqu'on retire il ne voit plus en vous que des traitres qu'il immole à sa rage sans craindre de confondre l'innocent avec le coupable. —
